2me Année. — N° 32. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 9 Février 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

Paris, le 9 Février 1865

OPINION DE PROUDHON SUR LA RÉINCARNATION

L'*Europe* publie la lettre suivante de Proudhon, que nos lecteurs liront avec intérêt :

« Paris, 13 juillet 1857.

» Mon cher Villiaumé,

» Il fait trop chaud pour que je me risque, avec ma tête malade, jusqu'à la rue Marsollier. Je songe bien plutôt à m'enfuir pour dix ou quinze jours dans quelque trou de Franche-Comté, où le diable ne viendra peut-être pas me tourmenter, avec ses pompes et ses œuvres. Mais vous qui êtes ingambe, venez un soir, après votre dîner, et nous prendrons au cabaret du coin une chope qui nous vaudra autant qu'un ample banquet. L'amitié aussi bien que l'entendement se trouve très-bien d'une modeste *santé*. Je sais avec regret la maladie de Béranger, que je n'aurai pas vu. J'avais le dessein, cette année, de lui faire hommage d'un exemplaire de mon prochain livre : c'est un honneur qui me sera refusé. Je remarque que je n'ai connu presque aucun des hommes de marque du siècle : Chateaubriand, P.-L. Courier, Jouffroy, Cousin, Nodier, E. Burnouf, Guizot, Thiers, Barrot, Royer-Collard, Lamartine, A. de Musset, A. de Vigny, Béranger, Lamennais, Arago, etc., etc., etc. Ceux, en très-petit nombre, que j'ai rencontrés, j'ai dû me battre avec eux : P. Leroux, L. Blanc, V. Considérant; il y en aura encore d'autres. Ne suis-je pas l'excommunié de l'époque? Bien sûr que je n'aurai personne à mon enterrement. Il y a un proverbe qui dit : *Væ soli*... Malheur au solitaire !... En y songeant, je me demande si je ne traîne pas la chaîne de quelque grand coupable, condamné dans une existence antérieure, comme l'enseigne J. Reynaud ! Je commence à être bien las de la vie, et ne cherche qu'à dire ce que j'ai sur le cœur avant de mourir. Cela fait, je dis : *Foin de moi et du genre humain!*

» Bonjour.

» P.-J. PROUDHON. »

Comme on le voit, dès 1857, Proudhon acceptait le principe de la Réincarnation telle que l'enseigne le Spiritisme avec Jean Reynaud et tous les palingénésistes; Aussi, avec cette logique impitoyable qui fut le caractère le plus marquant de l'éminent écrivain que nous venons de perdre, il déduit des péripéties de son existence, des luttes qu'il a eues à subir, qu'une cause d'ordre supérieur a produit ces effets qui le font s'écrier : « JE ME DEMANDE SI JE NE TRAÎNE PAS LA CHAÎNE DE QUELQUE GRAND COUPABLE CONDAMNÉ DANS UNE EXISTENCE ANTÉRIEURE!..... » *Et nunc erudimini.*

Laissons donc les antiréincarnationistes se débattre dans le vide de leurs théories. Nous avons pour nous, non seulement la révélation moderne, mais les plus grands penseurs, les plus grands poètes, les philosophes les plus renommés, et ce sentiment inné qui fait vibrer nos cœurs.

A. D'A.

PATRICE LARROQUE

(ÉTUDE SPIRITE)

P. Larroque a publié récemment 1° *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne*, 2 vol. in-8°. 2° *Rénovation religieuse.* Il a fait paraître des livres sur l'esclavage et sur la guerre.

Nous rendons, en commençant, hommage à la bonne foi et à la loyauté de l'auteur qui, pour suivre ses convictions, a renoncé à une position officielle, et nous honorerons, par la suite de cette étude, l'adversaire de nos croyances, tout en le combattant dans ce qu'il a de faux et en prenant de son œuvre ce qu'il a de juste contre l'interprétation surannée de certains dogmes.

L'auteur a divisé son *Examen critique* en deux sections. Dans la première, il attaque vivement toutes les doctrines vitales du christianisme, il ne laisse rien debout; parmi ses critiques, il y en a quelques-unes qui s'en prennent soit à des abus évidents, soit à de déplorables interprétations, et ces critiques, nous les admettons et nous en excipons; mais lorsque dans la deuxième section, Patrice Larroque cherche à établir que ni la Bible, ni les Evangiles ne sont des livres inspirés, comment entend-il l'inspiration, sinon à la fausse manière de certains théologiens qui n'ont rien compris à la vraie et progressive éducation de Dieu à son humanité. Dieu tient compte à la fois des temps, des lieux, de l'avancement des auditeurs qu'il a en vue et de toutes les circonstances, en un mot, qui la font variée et modifiable, quoique toujours une par ses principes intégraux.

Mais lorsqu'il veut réédifier après qu'il a démoli, c'est alors qu'éclate son impuissance; il dit bien : « Le monde est dans l'attente de grands événements, il pressent que l'ère nouvelle des sociétés ne pourra s'ouvrir que par la voie religieuse. Les regards, dit-il, se portent avec anxiété vers tous les points de l'horizon. Ce ne sera plus dans l'Orient immobile, mais dans le progressif Occident que s'allumera le flambeau de la loi raisonnée. » Parmi les nations occidentales, il prédit que ce sera la France qui sera à la tête de la nouvelle évolution (1). Tout cela est fort bien et serait très-vrai, il entre-

(1) *Ren. relig.*, 8.

FEUILLETON DE L'AVENIR

Vision de Xerxès et de son oncle Atrabane.

... Tel fut le discours de Xerxès; mais quand la nuit fut venue, l'avis d'Atrabane commençant à l'inquiéter, il fit de sérieuses réflexions, et comprit enfin qu'il ne lui était pas avantageux d'entreprendre une expédition contre la Grèce. Cette nouvelle résolution prise, il s'endormit, et, comme disent les Perses, cette même nuit il eut une vision dans laquelle il lui sembla voir un homme d'une grande taille et d'une belle figure se présenter devant lui et lui tenir ce discours :

« Quoi donc ! roi de Perse, tu ne veux plus porter la guerre en Grèce, après avoir ordonné à tes sujets de lever une armée ! Tu as tort de changer ainsi de résolution; personne ne t'approuvera. Si tu m'en crois, tu suivras la route que tu t'étais proposé de tenir dans le jour. »

Ces paroles achevées, il lui sembla voir disparaître ce fantôme.

La nuit suivante, le même fantôme se présenta de nouveau à Xerxès, pendant son sommeil, et lui parla ainsi : —

« Fils de Darius, tu as donc renoncé dans l'assemblée des Perses à l'expédition de la Grèce, et tu ne tiens pas plus compte de mes discours que si tu ne les avais jamais entendus. Mais si tu ne te mets pas incessamment en marche, apprends quelles seront les suites de ton obstination ; de grand et puissant que tu es devenu en peu de temps, tu deviendras petit en aussi peu de temps. »

Effrayé de cette vision, Xerxès s'élance de son lit, mande Atrabane :

« Atrabane, — lui dit-il, dès qu'il fut arrivé, je n'étais pas en bon sens, lorsque je répondis à vos conseils par des paroles injurieuses.... Depuis mon changement de résolution et mon repentir, un fantôme m'apparaît et m'en dissuade, et même à l'instant, il vient de disparaître, après m'avoir fait de grandes menaces. Si c'est un Dieu qui me l'envoie, et qu'il veuille absolument que je porte la guerre en Grèce, le même fantôme vous apparaîtra aussi, et vous donnera les mêmes ordres qu'à moi. Cela pourra bien arriver de la sorte, comme je le conjecture, si vous vous revêtez de mes habits royaux, et qu'après vous être assis sur mon trône, vous allez dormir dans mon lit. »

Atrabane déclina d'abord l'excès d'honneur auquel l'invitait « le grand roi » et après quelques considérations, ajouta : —

« Mais aujourd'hui qu'ayant embrassé le meilleur parti, vous renoncez à l'expédition contre la Grèce, vous dites qu'un songe envoyé par Dieu vous défend de congédier votre armée. Ces songes n'ont rien de divin, mon fils; ils errent de côté et d'autre, et sont tels que je vais vous l'apprendre, moi qui suis beaucoup plus âgé que vous; les songes proviennent ordinairement des objets dont la pensée s'est occupée pendant le jour. Or, vous savez que le jour d'auparavant, l'expédition contre la Grèce fut fortement agitée dans le conseil. Au reste, si ce songe n'est pas tel que je l'assure, s'il a quelque chose de divin, vous avez tout dit en peu de mots, ce fantôme m'apparaîtra, et me donnera les mêmes ordres qu'à vous. S'il veut encore se montrer, il ne le fera pas moins, soit que j'aie mes habits ou les vôtres, et je ne le verrai pas plus en reposant dans votre lit que si j'étais dans le mien. Car enfin, celui qui vous est apparu en dormant, quel qu'il puisse être, ne sera point assez simple pour s'imaginer, en me voyant avec vos habits, que je suis le roi ! » — Néanmoins, j'obéis, et je vais de ce pas coucher dans votre lit; mais que ce fantôme m'apparaisse alors; jusqu'à ce moment, je persiste dans mon sentiment. »

Voici la vision qu'eut Atrabane.

« C'est donc toi qui détournes Xerxès de son expédition contre la Grèce, comme si tu étais chargé de sa conduite! C'est donc toi qui t'opposes aux destins! Mais tu en seras puni dans la suite et par le présent! Quant à Xerxès, on lui a fait voir les malheurs auxquels il est destiné s'il désobéit. »

Telles furent les menaces qu'Atrabane crut entendre. Il lui sembla aussi que ce fantôme voulait lui brûler les yeux avec un fer ardent. A cette vue, il poussa un grand cri, se leva avec précipitation, fut trouver Xerxès et lui raconter sa vision.

Aussi changea-t-il d'avis et pressa-t-il aussi ouvertement l'entrée en campagne contre la Grèce qu'il s'y était montré contraire avant sa vision.



rait dans les prévisions du comte Joseph de Maistre, de l'abbé Gratry et d'une foule d'autres penseurs distingués, pourvu qu'il ajoutât : « Cette nouvelle évolution ne doit pas sortir du christianisme ; elle doit seulement s'y adapter et le développer, comme le fait aujourd'hui le Spiritisme.

La doctrine de notre Messie est véridique, et sa prédication ne peut pas se perdre pour l'humanité ; mais, tout au contraire, Patrice Larroque n'a fait de la religion révélée que des ruines ; il l'a démolie pierre à pierre. Il nie que Dieu, dont il reconnaît cependant l'existence et la personnalité, puisse intervenir pour donner aux hommes l'enseignement religieux nécessaire à toutes les époques. Il est inconséquent et illogique au dernier chef en admettant un Dieu personnel et en lui refusant ensuite toute action. C'est là une opinion insoutenable et véritablement sans excuse. Il ne veut que la raison humaine pour institutrice et rénovatrice, même au point de vue religieux. « Je déclare, s'écrie-t-il, que je tiendrais pour atteint de démence quiconque ne comprenant pas que les religions se disant inspirées d'en haut ne sont plus possibles, viendrait encore se poser en révélateur et en mandataire de la divinité (1). » Nous sommes d'un avis tout à fait contraire ; nous pensons que la religion ne peut venir que d'en haut, que Dieu, après avoir pris l'humanité à sa naissance, l'a constamment enseignée, qu'à un jour solennel il a envoyé son Christ pour nous instruire, que, depuis, l'inspiration se continue par l'Esprit-Saint ; et que si, comme le pense Patrice Larroque, nous sommes à la veille d'une évolution religieuse, si de nouvelles vérités sont prêtes à éclore de par Dieu afin d'éclairer les anciennes, ce ne sera pas la raison humaine à elle seule qui aura ce rôle ; Dieu saura bien susciter au besoin de nouveaux prophètes et de nouveaux apôtres qu'il marquera de son sceau pour les faire reconnaître ; il a envoyé actuellement toute l'armée céleste de ses Esprits. Mais quelle que soit cette rénovation religieuse, formellement annoncée par Patrice Larroque, et vainement essayée par lui (il doit bien comprendre qu'il a échoué) ; elle ne peut être, ainsi qu'il le prétend, la destruction totale et le changement complet de la foi ; alors Dieu aurait en vain envoyé son Messie sur la terre, et il ne resterait rien de son douloureux passage. Ah ! nous croyons plutôt que son sang rédempteur n'a pas été inutilement répandu. Nous rendons justice aux qualités et même aux intentions de l'auteur que nous critiquons, mais nous lui disons : Vous avez fait fausse route en voulant établir une religion sans Dieu, sans les missionnaires tant incarnés que désincarnés, sans les Esprits, en un mot, qui ont mission aujourd'hui pour rétablir le judaïsme et le christianisme dans leur éclat immortel, les purger de tous les vices, de toutes les interprétations malsaines suscitées par l'esprit du mal, de toutes les ambitions, de toutes les intolérances, et faire briller la révélation dans sa pureté primitive et jusqu'alors inconnue.

Avant de passer aux fragments que le Spiritisme doit retenir de ses ouvrages, combattons encore Patrice Larroque sur d'autres points.

(*A continuer.*)

ANDRÉ PEZZANI.

HYPOTHÈSES (2)

Nous avons reçu quelques observations au sujet de ce travail de notre collaborateur. Nous demandons qu'on veuille bien attendre le développement des idées émises par M. Benoist, avant de se prononcer sur elles. Qu'on veuille surtout se souvenir du titre caractéristique de ces études. Si ces hypothèses sont justes, elles resteront ; si elles sont fausses, elles iront où sont allées les feuilles d'Antan, Mais la science n'ayant pas dit son dernier mot, nous ne voyons pas pourquoi l'auteur d'une théorie nouvelle serait condamné sans être entendu.

Au surplus, on le sait, nos colonnes sont ouvertes aux opinions contraires, et peut-être nous-mêmes combattrons-nous les idées de notre collaborateur, quand nous ferons, à notre point de vue, le résumé de son œuvre.

On nous a dit également que M. Benoist n'était pas un spirite convaincu : c'est vrai ! mais c'est un réincarnationiste, un palingénésiste et un chercheur de bonne foi. Nous avons pensé que son concours pouvait être utile à la marche du Spiritisme. Il est venu à nous, ne demandant qu'à être éclairé ; chaque jour il se pénètre de plus en plus de la beauté de nos principes. Pour nous, nous le déclarons, nous préférons un homme qui veut voir et toucher, avant de croire, à celui qui croit sur la foi d'autrui.

Au surplus, nous publierons, à ce sujet, dans notre prochain numéro, un article critique que nous devons à la plume élégante de M. E. D.

A. d'A.

(1) *Ren. relig.*, 8.

(2) Autorisation de reproduire, en citant la source, aux journaux qui échangent avec l'*Avenir* et à ceux qui enverront à la rédaction un numéro justificatif.

Les Mondes.

(*Suite*)

Il y a un fait dont nul ne peut nier la logique : si les globes s'enrichissent de substances assimilables recueillies dans leur course à travers l'immensité, leur masse augmente, et, pour le maintien de l'équilibre planétaire, il est indispensable que, devenus plus grands, ils s'éloignent du centre commun petit à petit, en raison de la masse des substances assimilées. De leur côté, les satellites, pour concourir au maintien de ce même équilibre, et rester hors de la sphère d'attraction des globes dont ils sont les sentinelles, s'en éloignent également.

De là, changement dans les conditions d'être des planètes, et, partant, des mondes, changement inappréciable sans doute pour des générations d'hommes, mais appréciable après une succession de siècles.

C'est de ces changements graduels que datent probablement les apparitions successives des êtres qui peuplent les planètes habitables.

J'ai dit *habitables*, car, suivant moi, tous les globes ne me paraissent pas réunir, dès le principe, les conditions nécessaires pour donner naissance à des êtres animés, végétaux ou animaux.

Les satellites, qui servent évidemment à l'équilibre d'un système planétaire, ont aussi la propriété d'exercer sur le globe qu'ils accompagnent, une influence magnétique qui provoque le mouvement de la matière, et, partant, ses transformations continuelles, tendant toutes au progrès.

La lune, par exemple, en mettant en mouvement les eaux de la mer, a facilité des rapprochements, des combinaisons d'éléments divers, qui ne pouvaient s'effectuer dans un milieu immobile.

Mais le moment n'est pas encore venu d'examiner *in extenso* cette question, qui sera développée en son lieu.

§ I.

LA TERRE. — *Ses transformations successives.*

La terre ne forme encore qu'un chaos, ; mais une fermentation étrange s'établit du centre à la surface, produisant assez de chaleur pour dissoudre les éléments divers, et en opérer à la longue le triage.

Les substances les plus lourdes prennent petit à petit leur place au centre, tandis que les éléments plus légers remontent à la surface.

Peu à peu les liquides, filtrés par les matières pesant sur eux, viennent former la première couche terrestre. De leur côté, l'oxigène et l'azote ont cherché des issues à travers les couches solides et liquides, pour venir constituer l'atmosphère.

Puis, sous l'influence de la fermentation de la matière et de la combustion centrale du globe qui n'en est que l'effet, n'en déplaise aux savants qui prétendent, je ne sais pourquoi, que la terre est un foyer éteint, des gaz de toute nature se sont développés, et, accumulés en énorme quantité sous des masses résistantes, enserrés entre de puissants obstacles, ont produit alors, pour s'échapper, des soulèvements à la surface solide.

Déplacées par ces soulèvements, les eaux, saturées des matières solubles (les sels), rencontrées dans les couches terrestres, se sont retirées, en raison de leur mobilité et de la force centripète, sur les points de la surface du globe les plus rapprochés du centre, laissant à sec les couches soulevées. Alors, sous l'influence de la chaleur solaire, les eaux ont émis de la vapeur, suivant une loi naturelle que je me réserve de développer plus tard, et cette vapeur, en montant dans les régions froides de l'atmosphère, s'est condensée, et a formé les nuages que les courants électriques résoudront en pluie.

La pluie viendra en son temps verser la fraîcheur sur le sol aride et y opérer les rapprochements nécessaires à sa transformation. Les sels que n'avaient pu dissoudre les eaux saturées de la mer, seront dissous par l'eau douce, et sèmeront dans les terrains encore nus les germes d'une végétation prochaine.

De leur côté, les eaux de la mer, mises en mouvement par l'influence attractive de la lune, opèrent le rapprochement et la fusion de divers éléments, et, en combinant les substances calcaires, préparent la germination des plantes marines primitives.

APPARITION DES PLANTES.

De l'agrégation de molécules assimilables, fécondées par les sels marins, se sont un jour éveillés des êtres peu différents de la matière inanimée : des mousses marines, des éponges, peut-être des plantes moins développées encore.

Puis, à la suite de longs siècles, de nouveaux soulèvements, en changeant la forme du globe, ont déplacé les eaux de la mer, laissant à sec toute une végétation naissante.

C'est le terme de cette première existence qu'un rayon de soleil, que la combinaison de ses cendres avec l'air atmosphérique vont féconder et faire revivre d'une vie moins imparfaite.

Charriées par les eaux pluviales, des molécules, détachées d'un élément nouveau saturé d'air et de soleil, ont rencontré des détritus de plantes marines, et se sont combinées avec ces matières organiques premières pour donner naissance à des plantes terrestres, mousses et lichens sans doute.

Les eaux de la mer ont, par les différentes perturbations du globe, recouvert les terrains pour les abandonner ensuite. Une nouvelle essence créatrice ajoutée chaque fois aux matières organiques des plantes déjà parues, a développé le germe d'une nouvelle plante, qu'un rayon de soleil devait plus tard transformer encore, car tous les êtres, quelque développées que soient aujourd'hui leurs formes, quelque perfection relative qu'ils aient acquise, ne sont arrivés à l'état où nous les voyons qu'après avoir gravi bien des échelons de l'échelle de Jacob.

ANIMAUX PLANTES.

D'abord adhérentes, par toutes les molécules qui les composent, au sol qui les a vues naître, les plantes se sont petit à petit élevées en excroissances, recevant la vie par les racines dont la propriété est de s'assimiler les sucs terrestres et par les feuilles dont les pores boivent les sels propres à leur nutrition.

Mais un jour, après avoir acquis une perfection relative dans différentes existences au fond des eaux et en plein air, une plante, mûre pour une vie nouvelle, s'est détachée du sol pour aller, mue par les marées, s'enrichir des substances assimilables rencontrées sur sa route.

(*A continuer*).

HONORÉ BENOIST.

Le Spiritisme à la Sorbonne (1)

Toujours même affluence aux lundis de la Sorbonne. Dans la soirée d'hier, malgré le mauvais temps, le grand amphithéâtre était plein. Il est vrai que les femmes et les têtes grises ou chauves dominaient. M. Charles, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, avait annoncé une conférence sur les *Visionnaires au dix-neuvième siècle*. Le sujet était attrayant ; il a un petit air de mystère qui ne déplaît jamais aux imaginations. Pour parler convenablement des visionnaires n'allait-on pas soulever le voile derrière lequel s'abrite la thaumaturgie moderne, séduisant tour à tour et les intelligences les plus distinguées et les êtres les plus vulgaires et les plus grossiers ? C'était donc un thème admirablement choisi, surtout pour un philosophe habitué à jouer avec toutes les subtilités de la métaphysique, apte aux fines distinctions de l'analyse psychologique, et en même temps capable de mettre au service de son exposition toutes les ressources d'une langue que, par son état, il doit posséder à fond. Il y a eu de tout cela dans ce que nous a dit M. Charles. Mais l'ensemble n'était pas fondu assez harmonieusement pour mériter nos applaudissements et notre approbation complète. Le *Spiritisme* sous toutes ses formes a fait le fond de la conférence. Tour à tour, somnambulisme, tables tournantes, médiums ont été étalés devant nos yeux avec une impartialité que nous nous plaisons à reconnaître et à constater. C'était quelque chose, ce n'était point assez. Pour un pareil sujet, quelques expériences personnelles auraient mieux valu, auraient eu plus de poids que tous les faits ramassés dans des publications plus ou moins équivoques (2). Comme le médecin, le philosophe est, ou doit être un expérimentateur. Il doit chercher partout et se défier plus que tout autre des *médiums mercenaires qui sont toujours hospitaliers*. Là peut se trouver le commerce

(1) *Presse* du 25 janvier 1865.

(2) Et hostiles, nous le prouverons en traitant à notre tour, dans un prochain article, du cours de M. Charles et de l'appréciation de M. G. Bell.

qu'alimentent les bonnes gens crédules, mais point le fait scientifique qui est important à connaître pour le penseur. Un billet qui porte : « *Je n'existe pas.* SATAN. » fait et fera toujours rire en France, où nous sommes tous quelque peu fils de Voltaire. Mais ce rire ne détruit pas les mille phénomènes sérieux observés de toutes parts par des gens instruits et dignes de foi.

C'est là que nous attendions la science philosophique. Elle s'est retournée vers sa sœur, la physiologie, et l'a appelée à son aide. Tout ce dont nous venions chercher l'explication a été mis au rang de ces accidents bizarres que produit le sommeil nerveux, soit qu'il arrive naturellement, soit qu'il soit produit par artifice. Ces accidents ont été constatés, signalés, sinon expliqués par les médecins de tous les temps, et le philosophe Emerson est le seul, à notre connaissance, qui en ait fait l'objet de ses études psychologiques. Dans les paroles de M. Charles, peu s'en est fallu que nous n'ayons trouvé quelques-unes des pages éloquentes écrites par Broussais dans une préface célèbre en 1828. A cette époque aussi, il y eut une levée de boucliers parce que le grand physiologiste se gendarmait contre les prétentions excessives du spiritualisme philosophique. Aujourd'hui, les spiritualistes eux-mêmes sont heureux de se renfermer dans les limites scientifiques que traçait la physiologie.

GEORGES BELL.

PERFECTIBILITÉ DES ANIMAUX

I

Dans l'étude que nous avons commencée sur la souffrance des animaux, le principe que nous avons pris pour guide, la justice éternelle, nous ayant amené forcément à conclure à leur perfectibilité, notre devoir est d'essayer d'en démontrer la possibilité, avant de passer à leur mode de perfectionnement. Dans toute question qui peut ne pas sourire à tout le monde, il faut procéder avec mesure.

En dehors de tout préjugé humain, la seule objection que l'on puisse opposer à la perfectibilité des animaux, c'est l'apparence des faits qui semblent démentir la théorie; mais cette objection n'est que spécieuse.

La perfectibilité de l'homme, dira-t-on, est patente, celle de l'animal ne l'est pas. Les sciences, les arts, l'industrie, les mœurs mêmes sont là pour attester le progrès humain; l'animal est toujours le même; l'abeille, la fourmi, le castor n'ont pas changé, que l'on sache, leur manière de faire; le chien n'est pas plus fidèle, le tigre moins cruel, l'âne moins entêté, et ainsi des autres. Si donc l'animal progressait à la manière de l'homme, ne devrait-on pas remarquer dans les espèces un progrès analogue à celui de ce dernier? Pourquoi ce progrès n'a-t-il pas lieu?

Il n'a pas lieu en apparence, peut-être, pour celui qui n'y regarde pas de près; mais cette apparence n'est-elle pas là encore, comme presque toujours, en opposition avec la réalité?

Pour nous, la négation de la perfectibilité des bêtes, s'appuyant sur les faits, provient de ce qu'au lieu d'observer l'animal et de le suivre dans son développement intellectuel et moral à travers l'échelle zoologique, les négateurs l'ont pris, localisé et immobilisé dans chaque espèce ou variété. Et parce que chaque espèce, prise à part, paraît être la même qu'aux premiers temps de l'histoire, on a dit : l'animal ne progresse pas.

Si on avait soupçonné la loi de progression par la transmigration de l'être animique à travers ses formes multiples, on aurait reconnu un progrès intellectuel non interrompu, avec ses transitions d'une forme à l'autre tellement insensibles, que tous les types, au lieu d'être considérés comme des espèces distinctes et absolues, indépendantes l'une de l'autre, auraient apparu comme autant de phases successives du développement animal, représentées par des modifications physiques appropriées à des besoins nouveaux, à des facultés acquises pendant toutes les transformations antérieures.

Si on demande à quoi bon cette variété de formes, et pourquoi l'animal ne se développe pas à la manière de l'homme, sous un type unique; nous répondrons que la forme est nécessairement correspondante aux aptitudes de l'être; et nous demanderons, à notre tour, ce que ferait l'huître, par exemple, des ailes et du bec de l'oiseau, des pattes et de la queue du lion, de la main du singe, du pied de l'ours, et de tout l'appareil auditif, visuel, olfactif, vasculaire et viscéral des vertébrés supérieurs. Evidemment elle n'en saurait que faire, elle n'en ferait rien; c'est pourquoi elle n'a pas tout cela. Mais elle a exactement ce qu'il lui faut : un orifice buccal pour saisir la nourriture qui lui est propre, un appareil digestif fort simple, mais suffisant, un test ou bouclier pour la protéger, un muscle pour l'ouvrir et le fermer, et un système nerveux et circulatoire en rapport avec la simplicité de son organisme. C'est tout ce dont l'huître a besoin; l'être qui l'anime n'en sait pas plus et n'en comporte pas davantage; mais s'il n'en sait pas plus pour l'heure, il en a su bien moins encore lorsqu'il animait un *échynoderme*, et celui-ci était depuis longtemps déjà en progrès sur la monade.

Cependant, comme à force de voir vivre et mourir successivement chacune de ses formes physiques, l'être est enfin parvenu au degré d'huître, de même, après avoir passé par toutes les vicissitudes et les variétés nécessaires de la forme ostracée, un jour il se trouvera *patelle*, *volute* ou *escargot*; il sera encore mollusque, il est vrai; son appareil digestif et respiratoire aura peu progressé; mais il aura acquis la faculté locomotive; il aura fait un pas de plus dans la liberté. S'ouvrir et se fermer était jadis sa plus grande puissance d'action et tout le mouvement qu'il ambitionnait; maintenant il veut changer de place et se promener. Saisir ses aliments au passage était toute sa jouissance gastronomique; la nourriture venait le trouver, il lui fallait l'accepter telle qu'elle et il s'en contentait; maintenant il veut et peut l'aller choisir; voilà donc la faculté du choix qui se développe. Autrefois, à l'état de bivalve, isolé de ses semblables, il ne connaissait de l'amour qu'une sensation toute matérielle, relative à lui seul, et dont l'action ne dépassait pas les limites de sa coquille; aujourd'hui il a besoin d'un de ses semblables pour procréer; c'est l'attraction morale qui se développe; c'est un pas dans cet amour universel dont la perfection consiste à embrasser tous les êtres.

Après avoir parcouru successivement toutes les étapes nécessaires à son avancement dans la grande classe des mollusques, où il était, selon les termes de la science, entré à l'état *acéphale*, c'est-à-dire sans tête distincte, l'animal en sortira à l'état de *céphalopode* : *sèche*, *poulpe*, etc., c'est-à-dire avec une tête munie des organes de la vision, des organes de la préhension, servant en même temps à la locomotion, et celle-ci considérablement développée. Ce n'est plus cet être quasi inerte, attaché à son rocher, ou cet autre qui, plus tard, ne se traînait encore que lentement et avec peine sur la vase, la muraille ou la feuille de chou; c'est maintenant un être actif, vif, intelligent, s'exerçant à la lutte, au déploiement de la force et à celui de la ruse. Puis de nouvelles facultés s'étant développées à cet exercice, et sa forme actuelle ne pouvant plus les manifester, il ira en choisir une autre plus appropriée à ses nouveaux instincts, soit parmi les articulés, soit dans les derniers rangs des vertébrés.

La multiplicité des types animaux s'explique donc parfaitement par la nécessité du développement graduel et varié de la vie et de l'intelligence, dont chaque degré appelle la forme qui est la plus propre à sa manifestation, comme à la satisfaction de ses besoins, selon les facultés acquises et la direction prise par l'être en progression.

II

Pour l'être arrivant à l'individualité libre, et dont la première faculté consiste dans le besoin du mouvement, le corps le plus simple doit suffire. Or, qu'y a-t-il de plus simple que la forme microscopique, apparaissant comme le premier degré de l'échelle animale? Un corps plus ou moins globuleux, invisible à l'œil nu, gélatineux, transparent, sans organes appréciables, et ne se distinguant du milieu où il vit que par son mouvement propre, mouvement simple comme sa forme; voilà tout l'animal. S'il faut en croire la science, il n'a même pas besoin, pour naître, de la fécondation, ni de la gestation ou de l'incubation d'un de ses semblables; il s'engendre spontanément, dans le milieu qui lui est propre, par le seul concours de certaines conditions produites naturellement ou artificiellement.

En prenant donc l'être à cet état, que nous supposerons, avec la science, être le point de départ de la vie animale, on le voit peu à peu modifier sa forme dans le sens du progrès. Privé d'abord de tout organe, il ne se nourrit que par absoption. Un degré plus loin, une légère dépression se produit, qui semble être le commencement de la cavité intestinale; puis cette dépression se creuse et devient une poche où les substances nutritives séjournent avant de se distribuer à l'économie; puis enfin cette cavité finit par traverser l'individu de part en part, et présenter deux orifices; les aliments entrent par un côté et les résidus sortent par l'autre; d'autres organes viscéraux se produisent à l'intérieur, et, à l'extérieur, apparaissent des tentacules, des cils, qui sont comme les rudiments d'organes externes, que plus tard on retrouvera plus spéciaux et plus parfaits dans des espèces supérieures.

Partant de l'ordre des infiniments petits, on peut suivre l'être animique dans son mouvement ascensionnel, ajoutant un organe à son corps, modifiant son type, augmentant son volume matériel, à mesure qu'un besoin nouveau se fait sentir, que des aptitudes nouvelles se produisent, et parvenant ainsi, de proche en proche, jusqu'aux espèces relativement les plus parfaites.

Nous ne conduirons pas le lecteur dans cette route parcourue par l'être en développement; il nous a suffi de l'indiquer; chacun pourra s'y guider soi-même, si bon lui semble, selon ses connaissances en zoologie; mais si jamais la science admet pour base l'hypothèse que nous venons d'exposer, il y aura certainement de curieuses observations à faire, et d'intéressants livres à écrire sur cet important sujet. Espérons que l'histoire des animaux, étudiée à ce nouveau point de vue, trouvera aussi un jour son Buffon.

Quant à nous, qui n'avons pour but que de poser le problème, laissant aux hommes et aux esprits compétents le soin de le résoudre, nous poursuivons notre exposé.

Est-il nécessaire à l'être animique, pris à son début dans la vie individuelle libre, de passer par toutes les formes de l'animalité pour arriver à son complet développement? C'est là une question qu'il ne nous appartient pas de résoudre; mais s'il nous est permis d'émettre notre opinion, nous dirons que nous ne le pensons pas.

Il y a, à tous les degrés de l'échelle animale, une foule de variétés dans les espèces, et même d'espèces dans les genres qui diffèrent, il est vrai, dans leurs formes, leurs aptitudes et leurs goûts, mais dont l'intelligence paraît à peu près égale, c'est-à-dire semble s'exercer assez parallèlement dans la diversité de leurs fonctions respectives; d'où l'on pourrait conclure que la vie animale a moins pour but de développer toutes les aptitudes chez le même individu, que de le faire arriver le plus promptement possible à la notion de son être, à la conscience de son *moi*; et pour cela la réunion de toutes les facultés n'est nullement nécessaire, puisque l'homme, qui possède cette notion, est loin d'être complet.

Si donc l'on veut bien admettre, pour un instant, que l'âme de l'animal ait pour but d'arriver à l'humanité, nous retrouverons, parmi les hommes, la confirmation de cette hypothèse dans ces inclinations si variées et si diverses, qui, tout en distinguant entre elles les individualités humaines, semblent cependant se grouper et se prêter au classement par leurs caractères dominants, exactement comme les espèces et les genres parmi les animaux. Et ces vestiges de l'animalité sont tellement prononcés, tellement saisissables, même chez les civilisés, qu'il ne faut pas un haut degré d'observation pour reconnaître, dans certains individus à face humaine, le caractère du chat, chez d'autres celui du serpent, du renard, ou bien celui du singe, du tigre, du mouton, de l'âne, du paon, du hibou, etc., ou, enfin, ce qui est plus agréable à constater, celui du noble et fidèle ami de l'homme, du chien, ou de l'abeille industrieuse et prévoyante. Nous aurions volontiers passé sous silence celui du porc immonde; mais quoi! celui-ci n'est-il pas, comme les autres, une créature de Dieu? et le progrès moral n'effacera-t-il pas un jour, chez l'homme qui se vautre, les instincts matériels et sordides, comme il fera disparaître ailleurs la cruauté de l'homme-tigre et la perfidie de l'homme-chat?... En attendant, ces analogies sont tellement tranchées, qu'elles ne se révèlent pas seulement dans les actes, mais que souvent elles se retracent dans l'expression de la physionomie et jusque dans la coupe du visage.

Ce tableau n'est pas flatteur, sans doute, mais la conclusion à en tirer ne saurait blesser que le préjugé aveugle ou l'orgueil insensé. Qu'importe que la vérité soit de telle sorte ou de telle autre, puisque nous savons d'avance qu'elle n'est que ce qu'elle doit être? L'important pour nous n'est pas de la trouver telle que nous voudrions qu'elle fût, mais bien de la connaître telle qu'elle est. Notre opinion ne pouvant rien changer à la réalité, si celle-ci est tout autre que nous ne l'avions imaginée ou désirée, à moins de nous croire plus sages que Dieu même, il nous faut bien admettre qu'étant selon sa sagesse et sa justice, elle est nécessairement pour le mieux.

Hé quoi! on rougirait de voir les animaux aspirer à l'humanité, tandis qu'on ne se croit pas dégradé en voyant des hommes, nos semblables, se ravaler audessous des bêtes! Nous refuserions au pauvre animal qui se dévoue pour nous, un droit que nous ne songeons même pas à contester à notre assassin!

Mais si nous prétendons interdire le progrès aux êtres qui nous sont inférieurs dans la nature, comment osons-nous aspirer à la perfection de ceux dont nous sommes éloignés par une distance bien autrement grande que celle qui nous sépare des animaux? Ces êtres supérieurs ne seraient-ils pas en droit, par la même raison, de nous repousser à leur tour? Et si Dieu luimême nous appelle à lui, Dieu dont la distance est infinie, pourquoi n'y appellerait-il pas d'autres créatures également sorties de ses mains, et qui ne sont en réalité, eu égard à cette distance, que d'un degré imperceptible derrière nous?... Autant vaudrait dire que le premier parallèle terrestre n'a pas droit aux rayons solaires, parce qu'il n'est pas sur la même ligne que l'équateur!

Nous venons d'exposer sommairement les principales raisons qui, à nos yeux, militent victorieusement en faveur de la perfectibilité des animaux. Dans un prochain article, nous parlerons de leur mode de perfectionnement.

P. XAVIER.

BIOGRAPHIE

DES FRÈRES DAVENPORT (1)

I.

On a tant parlé et tant écrit sur les Davenport, tant de personnes ont vu les phénomènes merveilleux de leurs séances, qu'un compte-rendu détaillé de leur étrange histoire ne pourra que recevoir un accueil favorable; ce spectacle, ces faits bizarres, qui ont troublé la sérénité des journalistes et des savants, et qui embarrassent les prestidigitateurs, ont tellement excité l'attention, que la publication de ce livre est très-opportune; car ceux qui recherchent la cause et la vraie nature des phénomènes enregistrés par nos journaux y trouveront d'amples renseignements.

Le docteur Nichols a, selon nous, parfaitement réussi dans son travail; de la masse de matériaux dont il disposait, il a choisi avec discernement les traits les plus saillants et les exemples les plus typiques des expériences remarquables d'Ira et de William Davenport. Il se borne, pour ainsi dire, à citer les faits, laissant à d'autres le soin de construire ou de démolir des théories.

En 1846, la famille Davenport fut troublée par « des coups frappés, des bruits violents, des craquements, » au milieu de la nuit. En 1850, ayant eu connaissance « des coups frappés de Rochester, » tous s'assirent un jour autour d'une table, sur laquelle ils mirent les mains, selon ce qu'ils avaient lu dans les journaux, en attendant les manifestations. Celles-ci commencèrent par des coups frappés et d'autres bruits, et par la danse de la table. Bientôt on demanda l'alphabet, et, par la main d'Ira, l'aîné des garçons, des communications furent écrites par un écrivain invisible. Ira fut « soulevé en l'air d'un bout à l'autre de la chambre, à une hauteur de neuf pieds du plancher, de manière à être vu de tous flotter au-dessus de leur tête. » Pour ajouter au prodige, William et Élisabeth (une sœur) furent également soulevés à la cinquième soirée.

« Conformément à une communication obtenue en » désignant les lettres par coups frappés, on se procura » un pistolet, auquel on mit une capsule; mais sans le » charger. On ordonna à un des frères de se placer dans » un coin de la chambre et de tirer. Au moment même » de la décharge, le pistolet lui fut arraché, et à l'éclair » produit, tous ceux présents purent voir une forme » humaine le tenant dans la main et souriant à tous. La » lumière et la forme disparurent en même temps, » comme lorsque nous voyons un paysage illuminé par » un éclair, et le pistolet tomba à terre. »

Le bruit de ce qui se passait chez les Davenport se propagea rapidement, et la maison fut assiégée par une foule curieuse et impatiente de voir. C'est à l'instigation des Esprits, et pour satisfaire à de nombreuses demandes, que M. Davenport se mit à voyager, et qu'il finit par accepter une compensation pour le dérangement de ses occupations. Partout où il y eut des séances, on appliqua les épreuves les plus rigoureuses que l'on pût inventer. A Rochester, les bateliers du canal Éric lièrent les frères avec une corde goudronnée, tandis que les cordonniers s'en tinrent à un fil poissé, comme offrant plus de sécurité. A New-York, les cordes furent enduites de noir de fumée; mais, selon l'inventeur de l'épreuve, la main qui se montra était « belle, blanche et propre, » sans aucune trace de noir; une autre main, « parfaitement propre, » paraissait appartenir à une jeune dame. A Buffalo, on demanda : « Pourquoi ne vous servez-vous pas de menottes? » On s'en procura, avec lesquelles les frères furent liés par les poignets; le résultat restait toujours le même. A Tolède, les hommes du *sport*, dont cet endroit fourmille, avait engagé de gros paris pour et contre la réussite.

« Une commission fut nommée, afin de donner aux « sportsmen » les meilleures chances possibles; elle » était composée de deux matelots, de deux gréeurs et » de deux capitaines de navire pour diriger les opéra» tions. Ils apportèrent de la corde à eux, en quantité » suffisante, ainsi que des épissoirs, pour les aider dans » leur travail. Les cordes furent non-seulement liées au» tour de la tête, des pieds, des bras et du corps, avec » tous les nœuds ingénieux connus des gens du métier; » mais elles furent aussi épissées; puis on humecta les » les nœuds, afin de les faire gonfler. Après un rude » travail de trois quarts d'heure, les capitaines se décla» rèrent satisfaits. Il est douteux qu'ils eussent réussi à « détacher les frères dans le même espace de temps » sans faire usage de couteaux. Les manifestations ha» bituelles, dont il est inutile de faire la description, se » produisirent pendant que les Davenport restaient so» lidement garrottés. Ayant allumé la lumière, au bout » de cinq minutes, on les trouva complétement délivrés, » chaque nœud était défait. Les perdants payèrent leurs » paris, et le public s'en alla étonné, sinon satisfait. »

A Portand-Maine, deux capitaines de navire et deux gréeurs, choisis parmi le public, mirent deux heures à faire les nœuds; les manifestations, néanmoins, allèrent leur train ordinaire. Un employé supérieur de la maison d'aliénés de l'État fit usage de menottes en cuir sans plus de succès. Ailleurs, on se servit de fil de fer par dessus les cordes.

A Bangor, un M. Darling, maître charpentier prospère, homme de science, mécanicien habile, inventeur renommé, et un des principaux swédenborgiens, dénonça les Davenport comme étant d'impudents et de maladroits faiseurs de tours. Il s'offrit pour les démasquer, sous peine de trois cents dollars, s'ils voulaient se soumettre à l'épreuve qu'il proposerait, sans la faire connaître d'avance, afin qu'ils n'y fussent pas préparés. Le défi fut immédiatement accepté, et l'émoi fut grand, comme s'il s'agissait d'une élection présidentielle. Mais laissons parler le docteur Nichols.

« La soirée indiquée arriva, on se pressait dans la » salle, ou plutôt on y étouffait. Les frères n'avaient » aucune idée de la nature de l'épreuve, et paraissaient » s'étonner et s'amuser autant que qui que ce fût, » lorsque M. Darling, accompagné de six acolytes, fit » son entrée solennelle sur la scène, avec une charge » de ce qui semblait être des caisses et des cordes, et » ce qui prouva être réellement un appareil des plus » ingénieux. Le public applaudissait, comme si la vic» toire était déjà gagnée, et les rares personnes qui » croyaient aux manifestations étaient sombres et em» barrassées. S'il n'y avait pas de doute chez eux, il y » avait de la crainte. »

» M. Darling commença par ajuster son appareil. » C'étaient de grands tubes en bois, en nombre suffisant » pour chaque bras et chaque jambe des frères, s'y » adaptant exactement, et dépassant les bouts des doigts » de trois pouces. Ces tubes étaient percés de trous, de » façon à pouvoir être fixés aux bras et aux jambes. » Pendant que M. Darling et ses aides étaient occupés à » les assujettir, les Davenports les assistaient par leurs » suggestions, leur conseillant de fixer les nœuds hors » de l'atteinte des dents, et leur indiquant les meilleurs » procédés que leur enseignait l'expérience, pour arri» ver à une ligature solide des membres. Ce calme et » cette confiance troublaient M. Darling. Il tremblait » d'agitation ; la sueur lui coulait du front. Enfin il » déclara l'opération terminée. Le public fut invité à » inspecter le travail. On déclara que « cette fois, on » les tenait »; cette annonce fut reçue par un tonnerre » d'applaudissements. Les journalistes, les prédicateurs, » et d'autres sceptiques étaient dans un état de béati» tude extatique.

» Mesdames et messieurs, s'écria M. Darling dans son » agitation, les voilà solidement attachés. » Il y eut un » silence profond. Les deux portes latérales furent fer» mées, puis celle du centre, *qui fut instantanément » verrouillée à l'intérieur. Par qui?*

(*A continuer.*)

(1) Biographie des frères Davenport, contenant le récit des phénomènes physiques et psychiques qu'ils ont obtenu en Amérique et en Europe avec l'aide des Esprits, par T.-L. Nichols. — Londres, chez Saunders, Otteley et C°, 66, Brook street.

CORRESPONDANCE SPIRITE

A M. Aug. Balech, de MON JOURNAL

Permettez-moi, mon cher Balech, de mettre, avant de vous répondre, votre article sous les yeux de nos lecteurs :

« Nous avons assisté jeudi dernier à une séance du Spiritisme, rue . . . . , à l'entresol (prix d'entrée : 1 franc). La réunion n'était ni nombreuse ni choisie. Néanmoins les Esprits évoqués par un *médium*, qui est une femme, ne se sont pas trop fait prier pour engager des dialogues vifs et animés avec les personnes qui ont bien voulu les honorer de leur confiance. Nous avons manifesté le désir d'avoir un mot d'entretien avec l'esprit de Voltaire, afin de savoir ce qu'il pensait de Jules Janin, mais on nous a répondu qu'il n'y avait en ce moment que des Esprits familiers, des Esprits sans notoriété aucune.

Nous étions tombés sur une séance de troisième catégorie, sur une représentation où ne jouaient que des comparses. N'importe ! nous en avons eu pour nos vingt sous. »

Dans un de ses courriers, votre collaborateur Jobb appelle l'attention des savants sur des faits encore inexpliqués. Il a raison : nous sommes bien jeunes encore dans la vie de l'humanité, pour nous croire instruits de toutes les vérités qu'il peut nous être donné d'y découvrir. Bien des mystères planent encore autour de nous, et l'intelligence humaine, à peine éclose, éblouie d'ailleurs à son réveil par la lumière que Dieu lui permet de contempler, n'aperçoit guère que les vérités qu'elle peut toucher du doigt.

Pauvre humanité, qui nie tout ce qu'elle ne comprend pas encore, comme si sa propre existence, qu'elle est bien obligée d'admettre, n'avait plus de secrets pour elle!

N'ayant pas à nier l'excellence de nos doctrines, vous vous garderez bien, mon cher Balech, de diriger vos attaques de ce côté. Vous avez constaté un fait isolé qui peut jeter de la défaveur sur ces doctrines, et vous vous empressez de le signaler.

Une exception n'est pas la règle : le Spiritisme ne fait pas payer ses enseignements.

Sans doute, nous voudrions tous qu'il fût possible, au pauvre comme au riche, de prendre part à tous les banquets intellectuels, d'assister aux enseignements du Spiritisme, et de participer, sans bourse délier, aux bienfaits des prières de l'Eglise, si ces prières doivent en effet assurer son repos éternel.

Sans doute, il vaudrait mieux pour la foi que les bonnes grâces du ciel fussent accordées gratuitement à l'homme de bien, comme aussi le Spiritisme gagnerait à pouvoir vivre de mets purement intellectuels: mais le croyant qui enseigne est malheureusement exposé comme le prêtre, comme le professeur, comme l'écrivain, à toutes les infirmités de la vie, et comme eux, il doit songer à satisfaire aux exigences de l'estomac. Voilà tout au moins une circonstance atténuante en faveur de qui se trouve obligé de ven lre ses leçons.

L'Église, à qui tout le bien-être matériel, local, appointements, etc., est donné par l'État, peut avoir, les jours de fête et de sermon, des places réservées à cinq et à dix francs : elle est riche !... Les loges maçonniques peuvent exiger des adeptes une somme trop considérable pour que tout homme y soit admis!... Mais une doctrine nouvelle ne doit rien accepter, pas même le montant du loyer qu'elle paie pour recevoir ses disciples... Elle est pauvre ! haro sur elle !

Enfin, mon cher Balech, partout vous avez payé pour ce que vous avez reçu : l'eau du baptême, les leçons du professeur, le droit d'entrer au cercle dont vous pouvez faire partie; vous-même seriez heureux de voir vos écrits cotés à un franc la ligne, et vous dites méchamment, à propos d'une séance spirite : (*Prix d'entrée* : 1 franc.)

Les spirites paient pour le local où ils se réunissent, mais ils ne demandent rien pour les enseignements qu'ils y donnent. Louez un appartement, on vous y apprendra pour rien les vérités que nous aurons pu découvrir.

HONORÉ BENOIST.

L'éditeur Cournol vient de faire paraître un roman très-intéressant de notre collaborateur Honoré Benoist, mis à l'impression avant que M. Benoist ne connût notre doctrine. Ce roman, intitulé *les Dupes du Cœur*, renferme des pensées non-seulement neuves et originales, mais pleines de nos idées, et nos lecteurs seront heureux de trouver sous une forme littéraire un drame qui leur causera d'agréables émotions. Nous en reparlerons.

A. D'A.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.